

## ADOLESCENCE, Roman de la férocité des êtres et des choses

« Dans le même temps qu'une idée est juste elle vire déjà au mensonge, non pas au mensonge simple, mais au mensonge multiple, c'est-à-dire que chacun l'emploie à sa guise, lui donnant le sens qu'il veut et sans cesse en changeant selon les nécessités du moment, de sorte que toute discussion humaine est le type même de la vanité et de la confusion ». C'est ce que Georges Ribemont-Dessaignes, (G-R-D en abrégé), affirme aux premières pages d'un passionnant volume de souvenirs, *Déjà jadis*, qu'il publie en 1958 et dans lequel il raconte fort honnêtement ce qu'il avait vécu du dadaïsme et de sa suite. Cette observation a une portée générale. Elle veut introduire à une compréhension profonde des mouvements « artistiques » auxquels l'auteur a participé et qui sont déjà l'objet de maints détournements qui l'effrayent. Mais il me semble qu'il y a lieu d'en faire bénéficier G-R-D lui-même, en particulier comme auteur du roman : *Le vestiaire de la personnalité* dont nous n'avons que le premier volume : *Adolescence*. Quelle lecture peut maintenant être faite d'un texte écrit il y a soixante cinq ans, par un homme jeune, en lutte obstinée contre la vie de ses contemporains, se méfiant de la subversion que ses mots pourtant éminemment subversifs ne manqueraient pas de subir et qui de ce fait s'ingéniait inlassablement à fermer des dérives que tout acte de lecture ne cesse d'ouvrir ? N'est-ce pas là une problématique repérable chez nombre de romanciers d'aujourd'hui ?

Ce roman ne manque pas d'ambition, du moins dans sa visée car nous n'en avons qu'un tiers. Il est permis de rêver à ce que G-R-D aurait donné dans les deux tomes qu'il a choisi de ne pas écrire. Ce qui d'emblée saute aux yeux, c'est le manichéisme des personnages et des situations. Ce procédé, voulu et maintenu jusqu'à la fin du roman, date l'entreprise en même temps qu'il situe l'auteur dans un certain milieu littéraire : le post dadaïsme. G-R-D a choisi de nous relater l'adolescence de David. C'est le fils d'un militaire de carrière, colonel borné et suffisant, qui s'appelle Chancre. Faut-il commenter ? Par un goût du paradoxe qui ne manque pas tout au long du roman, Chancre a pour prénom Omar. Juste après la guerre du Rif ce choix est significatif. La famille est de bonne bourgeoisie. Le père court les femmes et comme l'époque est à l'exotisme, la maîtresse de l'instant s'appelle Lily Cor y Cor. Madame Emelie, la mère, puisque le nom d'épouse ne lui convient plus, a également une fille : Lucrèce dite Zizi. Elle est dans la dévotion d'un mari qui ne passe à son

domicile que de temps en temps, comblant le vide d'une vie inutile par de petites réceptions bourgeoises réunissant des êtres insipides, uniquement des femmes, (le colonel n'aurait pas accepté autre chose) qui s'appellent de Saint-Eloi, Ciboule, Plof... On joue aux cartes, on médite, on essaye de garder la bonne mesure dans les ragots, on défend les bonnes mœurs, on se défie de l'amour. Cette pauvre Emelie qui dans sa dévotion a tendance à confondre Chancre avec le Christ et son fils avec son mari a grand besoin de ce genre d'apaisantes réunions.

Le roman commence par une confrontation entre Chancre et Emelie, à laquelle le jeune David assiste en regardant indûment par le trou de la serrure. L'auteur donne l'impression que le colonel et sa femme vont se livrer à quelques ébats érotiques, ce qui correspondrait bien à l'allure dominatrice et machiste de Chancre. Ce tout début n'est pas sans rappeler celui des *Mémoires d'une chanteuse allemande*, d'autant que c'est par le regard du jeune David que la scène est montrée et que ce dernier aimerait bien qu'il se passe quelque chose. Or il ne se passe rien, si ce n'est le constat de la nullité des études de David et la décision de le placer chez un autre maître d'études. Ce sera la pension Hérode. (Nom également chargé de connotations). Comme dans toute famille bourgeoise on dispose d'une bonne. Elle a nom Rate. Elle est un peu l'image du malheur : vieille, petite, boulotte, sale, brimée, en quelque sorte la souillon des lieux. Elle s'occupe de David, sa mère ayant un rôle trop évanescent et étant trop troublée par ses impures tentations secrètes pour gouverner sérieusement la vie de son fils. Elle englobe d'ailleurs sous le nom d'« infamie » toutes ses pensées et ses désirs déviants. La lutte épuisante contre l'« infamie » est une des grandes affaires de sa vie, si vie il y a autre que d'apparence. Ayant récupéré le rôle de chef, c'est Rate qui affronte David auquel elle reproche de trop accorder d'importance à une voisine, femme jeune encore, qui n'hésite pas à se montrer à son balcon dans une lente et sûre provocation à laquelle David, tourmenté par la chair ne sait pas résister. Il se rendra au rendez-vous de cette Esther, et en ressortira bredouille et meurtri, la belle n'ayant pas cru lui céder cependant qu'elle exigeait qu'il la prenne pour un personnage éthéré, lumineux et brimé alors qu'elle n'est manifestement qu'un être médiocre, calculateur, affabulateur et menteur.

Le jeune David n'a donc pas trouvé de ce côté là une issue à un mal être profond. Rate lui reprochant vigoureusement de fréquenter celle qu'elle appelle « ta putain » il la frappe durement, au ventre, prélude à l'explication entre eux deux qui se terminera, sans qu'on puisse dire que Rate l'ait consciemment voulu, par le viol de David. La scène est d'autant plus répugnante qu'elle ne montre pas simplement une violence exercée sur David mais d'abord et principalement une sorte de souillure à laquelle il se plie et qui ne va pas manquer de représenter pour lui une forme dominante de la sexualité, si ce n'est de l'amour. De la même façon qu'au moment où il allait s'emparer d'Esther et la posséder quelque chose en lui a décroché et s'est mué

en une volonté contrainte de désengagement, de la même façon, au moment où Rate allait triompher de sa résistance mais aussi où rien ne pouvait formellement le contraindre à copuler avec sa bonne, il a subitement accepté. (Tout au long de ce roman les instants de désirs intenses voire paroxystiques débouchent sur des résultats contraires).

Puis le lecteur fait connaissance de Lucrèce, future victime de David, qui a pour passe-temps la peinture et qui se représente sans fin dans toute sa production. Placé dans la pension Hérode le jeune David n'y réussira pas plus que chez le maître précédent, mais ses aventures y seront nettement plus diverses. Hérode est un être distant, dirigeant de loin son institution. Son fils, l'As, joue le rôle de surveillant général, s'introduisant dans les bonnes grâces des pensionnaires, les aidant à nouer entre eux des relations de transgression de l'ordre officiel. Cela prendra la forme de puérites sociétés secrètes dans lesquelles s'épuisera la force de révolte et d'intrigue de la plupart de ces jeunes gens. Puis, sa mission achevée, l'As prendra son congé et disparaîtra.

L'épisode de la pension Hérode débouche sur deux aventures dignes d'intérêt car révélatrices de la lente transformation de David. La première est une visite nocturne à une jeune femme, bonne dans une famille bourgeoise, logée dans une chambre du septième. Le soir venu les adolescents ont coutume d'observer ces femmes qui, avant de se coucher après une pénible journée, se lavent, se préparent sans avoir toujours pris la précaution de tirer correctement leurs rideaux. Regarder ces scènes intimes, mieux, n'en déguster qu'une partie tout en devinant le reste, enflamme le courage des jeunes gens et les transforme en audacieux. Ainsi David muni d'un masque pénétrera-t-il dans la chambre d'une vénus ancillaire endormie nue sur son lit et la possèdera-t-il sans résistance, à la hussarde. Le lendemain il reviendra mais humiliera cette même créature qui avait le tort de s'être préparée et pomponnée selon ses moyens et son pauvre goût pour une deuxième visite qu'elle jugeait inéluctable. (Toujours ces actes qui échappent et se transforment en leur contraire). Quand il reviendra pour une troisième fois, autoritaire et violent, la main tendue vers le sexe de sa proie, il recevra le salaire de son mépris sous la forme d'« un gros crachat au visage » et ne le trouvera ni immérité ni humiliant... Avec cette remise en perspective des rapports sociaux se clôt la série des visites nocturnes aux petits trotins du septième étage de l'immeuble voisin. Lui succède immédiatement la découverte qu'au fond du parc de l'institution se trouve un mur, et que derrière ce mur on aperçoit une maison avec véranda d'où s'échappe une musique de piano. David pénètre en ces lieux et y découvre une jeune fille derrière le piano tandis qu'Hérode et une femme âgée jouent aux cartes imperturbablement, comme des automates sourds. Il se fait apercevoir, rencontre la jeune fille de part et d'autre du mur du parc, chacun n'ayant contact avec l'autre que par le regard, comme si les gestes mais plus encore la parole pouvaient constituer une destruction du lien qui s'établit entre eux. L'attirance

62 qui opère pousse un sein de la jeune fille sous les doigts de David en même temps qu'ils conviennent d'un rendez-vous. David ne s'y montrera pas ; obstinément caché, il la regardera attendre, chercher en silence, puis il l'entendra partir. Ainsi, comme dans les moments les plus forts, à une possibilité recherchée et voulue s'est substitué un rejet, une fermeture.

Les vacances viennent. Le colonel a demandé un répétiteur. Ce sera le propre fils d'Hérode qui s'installe dans la famille Chancre. Il fait de Lucrèce sa maîtresse. David s'en rend compte, et pour exercer son pouvoir sur elle, il pénètre une nuit dans la chambre de sa sœur, l'enserme dans ses bras, l'y coince sans qu'elle sache à qui elle a affaire. Et quoiqu'elle résiste et ne veuille pas céder, elle finit par deviner que c'est son frère au moment où elle est prise. Tout étant consommé, par un mouvement de destruction qui est devenu très caractéristique du personnage, il la bafoue en lui maculant le ventre avec de l'encre.

C'est donc dans une atmosphère insupportable que se place un épisode d'une résonance littéraire plus particulière, celui du vol du portefeuille et du journal intime de Rate. Il faut certainement y voir l'exploitation d'un menu événement du groupe surréaliste au café Certa à propos d'un vol semblable. Coupable refusant de restituer l'argent et le journal, David sera dénoncé par l'As auprès du colonel et chassé comme voleur ayant déshonoré la famille Chancre. L'As se montre sous son vrai jour d'indicateur et finalement de policier matriculé, justifiant sa position par le désir de pousser les êtres à devenir, au mépris de tout, ce qu'ils doivent devenir selon la société.

A partir de là le récit s'accélère. David trouve refuge chez un sculpteur de figurines en cire, se rend compte qu'As veut épouser Evangela, la jeune fille du parc, déclare lui-même son amour à cette dernière, se met en même temps à vivre avec Rate qui se prostitue tous les soirs. Il organise une mise en scène utilisant sa propre effigie en cire plaçant ainsi Rate dans une tension telle qu'elle se pend. On croit également à la mort de David par suicide jusqu'à ce qu'on comprenne qu'il ne s'agit que d'une réplique de cire. David a disparu, en fuite. Quand réapparaîtra-t-il ? Avec la fin du premier volume on ne peut dire qu'il ait échappé aux malédictions que la société réserve à l'adolescence. La suite n'a pas vu le jour.

Le résumé qui vient d'être fait de ces nombreuses pages ne rend que partiellement compte de la richesse et de l'ampleur du dessein de G-R-D. Il me semble que cette ampleur dans le cadre des œuvres de G-R-D lui assigne une importance particulière qu'on ne peut se dissimuler. L'auteur est certainement toujours le dadaïste qu'il était quelques années auparavant, c'est-à-dire toujours habitué de la même révolte, ne voyant d'issue que dans cette révolte et n'imaginant d'autre fonction à un écrivain que de la promouvoir. Or, quelle matière humaine est le mieux propre à tout rejeter, si ce n'est la jeunesse ? La souffrance des adultes, telles Emelie ou Rate, n'est pas niable, mais qui souffre plus que David et d'abord d'être considéré comme un fils, « Est-ce qu'un fils n'appartient pas à son père ? »

63

demande Chancre. « A quoi bon un fils si ce n'est pour posséder quelque chose ? » Quelque chose, quelqu'un, c'est tout comme. Le malheur d'être commence bien par là.

C'est donc tout naturellement que G-R-D est amené à considérer son personnage d'adolescent comme le pivot de ce qu'il a à dire. Le jeune David est la victime d'un ordre familial et social féroce et imbécile, ayant déjà martyrisé et annihilé les plus faibles, ayant dévolu aux plus forts le rôle de bourreaux et aux intermédiaires celui d'auxiliaires. Mais le pire n'est pas là. Il est qu'à chaque fois que David se heurte à un dysfonctionnement, il ne trouve en lui ni le goût, ni le sens, ni la force d'une issue permettant de transcender ce qui ne va pas. « Il souffrait de tout le monde. Un désir noir, informulé, luisait en lui, qu'il ne définissait pas lui-même et auquel il ne donnait pas d'objet. Si le langage avait pu se réduire à un seul mot, c'eût été pour David au mot : non ! (...) Mais cela n'allait pas pour David sans une perpétuelle blessure. (...) Il commençait à connaître la férocité des êtres et des choses ». D'où ces désastres succédant aux désastres, dans une monotonie rageuse, permettant seulement de découvrir par couches successives l'épaisseur de ce qui corsete la vie. Les individus qui ont accepté le dressage que la société leur réserve se sortent d'embarras en portant des masques. Masque de père, de colonel, de directeur, de policier... Dans leur vie « tout n'est que masque. Détruire. Détruire. Dans ce qu'il y a de plus proche, de plus cher. Dans ce qu'il éprouve de meilleur. Mais il les brisera pour mettre d'autres masques à la place ». Le grand piège est là. La révolte de l'adolescent risque fort de n'être que le remplacement d'un masque par un autre. A moins d'aller jusqu'au bout des désirs, de ne se laisser enfermer dans rien de ce qu'il convient d'accepter, même si les convenances y compris celles qu'on se donne sont pressantes. Seul celui qui aura par force ou hasard, la chance d'aller jusqu'au bout de ses instincts sera capable d'être véritablement homme. La férocité envers les êtres et les choses commençant d'abord avec soi-même.

Ce roman que nous devons tenir pour tel puisque son auteur le voulut ainsi est comme une sorte de brûlot jeté dans une poudrière. Les attentats à l'ordre moral, à l'ordre social, à l'ordre intellectuel sont incessants. On y reconnaît bien la violence que les dadaïstes et les surréalistes réservaient à leur époque. Mais d'où vient que ce texte donne l'impression de trop vouloir accabler ? D'où vient que parfois il lasse, même si l'auteur s'arrange presque toujours pour relancer l'intérêt ? Le manichéisme affirmé déjà noté n'est pas seul en cause. Il faut sans doute chercher la raison d'un amenuisement des effets, non pas dans l'excès de certaines situations mais plutôt, à mon sens, dans le fait que ce n'est pas très exactement un roman. *Adolescence* hésite entre le cri, le récit, le commentaire, le traité de psychologie. L'auteur a voulu que cela s'appelle roman. Ce l'est certainement par rapport au *Paysan de Paris* ou à *Nadja* qui sont des récits de l'insolite dont les auteurs ont pris grand soin de ne pas leur faire franchir les limites qui les séparent de la littérature (ou de ce qui était prétendument pour eux littérature). G-R-D a choisi de franchir cette limite. Il

n'y a cependant pas pleinement réussi. Peut-être l'a-t-il senti et cela expliquerait l'abandon de la suite dont nous ne pouvons un seul instant douter qu'elle n'aurait été haute en couleurs.

Ce siècle littéraire est ainsi marqué par des entreprises inachevées. Aragon, Sartre en ont fait l'expérience sans que cela ne retire rien à leur grandeur. Nous pouvons y ajouter Georges Ribemont-Dessaignes.

**François Eychart**

*Adolescence*, réédition Allia, Paris, 1989.